NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

115 N° 4 1993

«Let my people go»

Jean-Marie LUSTIGER ((Card.))

p. 481 - 495

https://www.nrt.be/es/articulos/let-my-people-go-298

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Let my people go »[1]

Les questions les plus brûlantes et les plus ardues de la politique contemporaine sont posées par la remontée des nationalismes. Le récent Synode romain sur l'Europe a voulu prendre la mesure de ce grave problème. On ne pense pas d'habitude à confronter la politique contemporaine à l'enseignement de la Bible et au message des évangiles. Et quand on le fait, c'est surtout au prix de préjugés séculaires ou de distorsions flagrantes.

Aussi voudrais-je suggérer ici un effort de mémoire et montrer qu'on ne peut comprendre les phénomènes contemporains qu'en se référant à la position du judaïsme et du christianisme dans l'histoire. Comme disent les historiens actuels, il ne suffit plus de faire appel à la « mémoire courte » de l'Occident — définie par les références à la Révolution américaine et à la Révolution française — mais à la « mémoire longue » des peuples, qui fonde le rapport entre Orient et Occident.

J'ai relu récemment l'essai de Sartre, *Réflexions sur la question juive*, publié en 1954, et que l'auteur date d'octobre 1944. À l'époque de sa publication, après avoir lu quelques dizaines de pages, j'avais abandonné le livre. Je n'avais donc gardé qu'un souvenir sommaire de la thèse principale. Je le cite : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif. Voilà la vérité simple, d'où il faut partir. » Et un peu plus loin : « C'est l'antisémitisme qui fait le Juif. »

Cette fois je me suis forcé à relire ces cent cinquante petites pages. J'en demeure encore tout ébahi ! Jamais sans doute je n'ai vu un écrit à ce point cynique et d'une intelligence aussi perverse. Tout le livre porte sur l'antisémitisme. Ou plutôt il étale une perception antisémite de la condition juive. Il ne laisse aux Juifs aucune issue, si ce n'est de lutter pour la société sans classes où, grâce à la dialectique marxiste victorieuse, le problème juif n'existera plus, puisque la condition juive n'existe qu'en raison des contradictions sociales et des conflits de classe.

Quant au reste du livre, Sartre y déploie une parfaite ignorance de la matrice spirituelle d'où est né le peuple juif et qui continue de marquer tous ceux qui se disent ou que l'on dit tels. Il n'arrête pas de ressasser les préjugés de la bourgeoisie française de l'entre-deux-guerres, les analysant avec finesse et méchanceté. Il renvoie ainsi aux

---

1. Cet article reprend une conférence donnée à Yale le 2.11.1992.

Juifs eux-mêmes la pire des images que les XIX[e] et XX[e] siècles ont pu leur proposer en miroir.

Sartre faisait d'ailleurs écho au pamphlet de Marx paru dans *Les Annales franco-allemandes (Deutsche Französische Jahrbücher)* de 1844 : « Dès que la société a réussi à supprimer l'essence empirique du judaïsme (c'est-à-dire le trafic — commercial — et ses conditions — financières), le Juif est devenu impossible, parce que sa conscience n'a plus d'objet[2]... » « L'émancipation sociale du Juif, précisait notre prophète, c'est l'émancipation de la société à l'égard du judaïsme »[3], entendez aimablement de « l'argent, le dieu jaloux d'Israël »[4]. La révolution socialiste était proposée comme remède au judaïsme !

La présence universelle de la tradition juive

Il y a dans l'idée de Sartre un élément que je voudrais explorer. Non pas que l'identité juive soit constituée par le regard des autres. Mais il faut considérer comme important pour les Juifs ce que les non-juifs pensent d'eux. C'est pourquoi, selon la Déclaration *Nostra aetate* du deuxième Concile du Vatican (28.10.1965), que mettent en œuvre les *Orientations pastorales et suggestions pour l'application* (décembre 1974), les chrétiens ont reçu comme règle de compréhension du judaïsme et des Juifs de vouloir les entendre et les comprendre comme ils se comprennent eux-mêmes. Ce qui est de bonne méthode, mais risque de devenir compliqué, puisque c'est le débat indéfini entre les descendants de Jacob de savoir ce qu'est un Juif et comment il peut se définir.

Ce que je prétends plutôt, c'est qu'en réalité, il y a une image universelle du Juif, car il existe une présence de la réalité juive — réalité spirituelle, culturelle, sociale et historique — pratiquement dans le monde entier. Et ceci est perçu alors même que, dans un pays donné, il n'existerait pas ou n'existerait plus un seul Juif.

Comment cela ? Pour une raison qui tire son origine du judaïsme antique, au plus tard dès le II[e] siècle avant notre ère. En ce temps-là, la traduction en grec de la Bible (je pense à la traduction des Septante, selon la légende de la Lettre d'Aristée) avait commencé de rendre familière à un certain nombre d'esprits la pensée si originale de la Révélation biblique. Cette pensée rejoignait, fascinait, débordait la

2. Éd. bilingue, Paris, Aubier Montaigne, p. 145.
3. *Ibid.*, p. 147.
4. *Ibid.*, p. 137.

philosophie classique grecque et les préoccupations de l'intelligentsia de l'époque.

Dès avant la destruction du Temple en 70 et avant l'anéantissement par Hadrien du peuple d'Israël (132-135), les disciples de Jésus, qui le reconnaissent comme le Messie, comme le Christ, ont, avec et comme d'autres Juifs, répandu ce trésor de la Parole de Dieu parmi les nations — les *goyim*. Portés par l'Esprit qui inspire les prophètes, les disciples du Messie ont invité les nations à entrer grâce à Lui dans l'Alliance d'Israël.

Mais les paroles des prophètes ont été adressées d'abord aux Hébreux, et vous les connaissez :

> Je viens pour rassembler toutes les nations de toutes les langues ; elles viendront et verront ma gloire ; oui, je mettrai au milieu d'elles un signe. En outre, j'enverrai de chez eux des rescapés (des sauvés) vers les nations : Tarsis, Pouth et Loud qui bandent l'arc, Toubal, Yavan et les îles lointaines qui n'ont jamais entendu parler de moi, qui n'ont jamais vu ma gloire ; ils annonceront ma gloire parmi les nations... Les gens amèneront tous vos frères de toutes les nations en offrande au Seigneur... Et même parmi eux, je prendrai des prêtres, des lévites, dit le Seigneur (*Is 66*, 18-21).
>
> Des nations nombreuses se rendront à la montagne de Sion (*Mi 4*, 2).

Et dès lors, la Torah, les Prophètes et les autres écrits se sont répandus dans le monde entier et y ont été accueillis comme Parole de Dieu. En effet les peuples les plus divers ont reçu les Promesses et les Écritures portées et annoncées par nous avec la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Cette Bible est le livre le plus traduit sur cette terre, en quelque 1600 langues à ce jour... Malgré cette multitude de traductions, nous tenons que la Bible en hébreu, dont nous recevons de la tradition juive le texte établi dans les beaux manuscrits vocalisés par les massorètes, est un texte inspiré d'En Haut. Et tous les chrétiens reconnaissent le texte hébraïque comme source révélée et référence obligée de toute traduction.

Qu'on le veuille ou non, que cela plaise ou non, aux Juifs ou aux païens — aux nations —, ce phénomène inouï dans l'histoire de l'humanité rend universellement présente l'histoire singulière du peuple juif : non seulement son histoire, mais sa tradition spirituelle. Car la Bible ne se présente pas à la manière des annales des souverains égyptiens ou babyloniens. Elle se donne comme Parole de Dieu, qui ouvre à tous les hommes la voie des préceptes moraux fondamentaux ; elle fait retentir l'appel à une vie sainte et dévoile les profondeurs de la sagesse ; elle manifeste le véritable combat spirituel sans

cesse poursuivi. Surtout elle fait entendre au monde entier la voix de l'Unique.

Les peuples qui reçoivent la Torah comme une Parole de vérité entendent la Révélation de l'Unique, du Dieu de toutes les nations. Ainsi ils ne peuvent pas concevoir le Dieu d'Israël autrement que leur propre Dieu, le Dieu unique. Qu'il le veuille ou non, tout Juif est ainsi perçu par les nations qui reçoivent la Bible comme appartenant au peuple par qui le Seigneur s'est fait connaître.

La querelle de tout païen pour ou contre Dieu, pour ou contre ses idoles, sera tôt ou tard une querelle pour ou contre les Juifs. Ce fait ne préjuge pas des incroyables retournements de l'histoire des nations, mais il est désormais inscrit dans la conscience humaine.

Ainsi ce n'est pas l'antisémitisme qui est le phénomène universellement significatif de la condition juive, comme le pensait Jean-Paul Sartre. Mais c'est la Bible reçue comme Parole inspirée, qui ne cesse de proposer le peuple juif et son histoire comme la référence fondatrice de l'histoire sainte, à laquelle chacune des nations est, dans le Christ, conviée. C'est pourquoi, là même où ne vit aucun Juif, mais où la Bible est présente, il sera question des Juifs. Les nations reçoivent comme « leur » texte la Parole qui ne leur appartenait pas. Comment reçoivent-elles les hommes de la Bible, ceux que celle-ci nomme les Hébreux, les enfants d'Abraham, les fils de Jacob, le peuple d'Israël, les Juifs ?

Les chrétiens ne sont pas des idolâtres

Il serait nécessaire d'affiner le vocabulaire. La manière biblique de parler (à laquelle les Juifs d'aujourd'hui demeurent fidèles) distingue deux catégories, deux groupes d'hommes : d'un côté, le peuple d'Israël ; de l'autre, les « nations » — *goyim*.

Cette distinction, notons-le au passage, ne peut pas être confondue avec les schémas habituels que repèrent les ethnologues : chaque tribu ou peuple se présente lui-même comme « le » peuple civilisé ou « les humains », comme disaient, paraît-il, les Indiens pour parler d'eux-mêmes ; cette division suggère que les autres ne l'étaient peut-être pas ! De même, les Grecs parlaient de tous les autres comme des « barbares ».

Ici la distinction est d'ordre religieux. Ni culturelle, ni raciale. Car, pour que toutes les nations deviennent le Peuple de Dieu, il leur suffit d'entrer dans l'Alliance, en en recevant la grâce et en acceptant le joug. Quoi qu'il en soit, le mot *goï* en est venu à signifier dans le langage juif habituel les « chrétiens » et non seulement les « païens ». **Tous les chrétiens seraient-ils des *goyim* ? Tous les *goyim* seraient-ils**

des chrétiens ? Peut-on dire qu'il n'y aurait aucune différence entre eux ? Ce serait méconnaître une distinction fondamentale et la fécondité de l'Élection divine.

Les chrétiens reçoivent intégralement la Bible d'Israël et la tiennent pour Parole de Dieu. Il n'en va pas de même des nations qui n'adorent pas l'Éternel. Même les peuples de l'islam, bien qu'ayant eu quelque connaissance des traditions bibliques, les ont réinterprétées, relativisées, dévaluées. À plus forte raison, les cultures non chrétiennes — asiatiques en particulier — lisent-elles la Bible sans y découvrir encore la Révélation du Dieu vivant, mais un peu obscurément comme une part du patrimoine culturel de l'Occident ; tandis que les chrétiens de toute confession ne peuvent récuser, répudier, ignorer la Bible hébraïque sans mutiler leur propre foi. Doivent-ils pour autant être considérés comme d'illégitimes possesseurs ? Il ne me semble pas. Pas plus que les Africains ou les Arabes dont la seconde langue maternelle est maintenant le français ne parlent une langue d'emprunt. Est-il illégitime de parler anglais dans ce pays ?

Ainsi, du point de vue juif lui-même, une distinction ferme devrait pouvoir être faite en faveur de ceux qui reçoivent dans la foi la Bible hébraïque comme Écriture inspirée. On ne peut pas les considérer maintenant comme des voleurs ! Ils ne sont pas non plus des idolâtres !

La Bible, patrimoine de l'humanité

La Bible serait-elle devenue un bien culturel, une mythologie universelle qu'ont pu s'approprier, en raison de sa plasticité, les cultures et les siècles les plus différents ? Les grands mythes de l'antiquité gréco-romaine ont joué ce rôle au cours des quinze derniers siècles dans les civilisations occidentales.

Il n'en va pas ainsi pour la Bible, ni chez les Juifs, ni chez les chrétiens. Elle est transmise, accueillie, proclamée, méditée par des générations successives de croyants, qui continuent de recevoir cette Écriture comme Parole de Dieu, l'histoire racontée comme leur Histoire sainte et la Révélation du mystère de Dieu comme décidant de leur propre destinée. C'est là plus qu'un mythe. Et c'est pourquoi ce texte a une force opératoire infiniment plus grande que les mythologies ou les archétypes du passé. Il s'agit de la force de l'Esprit qui, en agissant dans la liberté et l'intelligence des hommes, les rassemble dans une commune Histoire sainte.

Je le répète, le non-juif qui reçoit la Bible comme livre de Vie ne peut pas ne pas se faire une idée des Juifs et des Pères, même s'il n'en

a jamais rencontré un seul et même s'il n'en rencontre jamais. Ce fut le cas des peuples d'Afrique ou d'Asie qui eurent contact avec la Bible par les chrétiens et dont beaucoup ne rencontrèrent que sur le tard ou de façon sporadique quelques Juifs. D'ailleurs la Bible est répandue bien au-delà des zones proprement chrétiennes.

Dès lors, la vocation juive — son histoire et sa condition — est une réalité qui, dans sa particularité même, est aujourd'hui universelle. Partout elle est évoquée au moins comme un fait culturel. De surcroît, elle est reconnue et portée par la foi des croyants, juifs mais aussi chrétiens, qui en vivent. L'histoire biblique est congénitalement présente à la mémoire chrétienne; elle fait partie intégrante du patrimoine de l'humanité. L'image de la vocation juive est indélébile parmi les nations.

Mais il y a aussi l'antisémitisme avec ses diverses composantes historiques et toutes ses variantes. Le terme d'antisémitisme est un thème moderne laïc et souvent racial, qu'il est erroné de projeter sur les siècles antérieurs au XIX^{e}. Il ne faut pas relire l'histoire juive (y compris le livre d'*Esther* et le livre des *Maccabées*), affrontée aux empires païens, confrontée ensuite aux nations devenues chrétiennes, à la lumière des théories racistes et totalitaires du XX^{e} siècle.

Certes, dans les pays chrétiens, il y eut de l'antijudaïsme et l'enseignement du mépris. Ce fut notamment l'accusation de « déicide », dont le Pape Jean XXIII et le deuxième Concile du Vatican ont voulu que l'on proclame officiellement et solennellement la fausseté et l'inanité. Certes encore on peut trouver dans des écrits chrétiens — que ce soit de saint Jean Chrysostome ou de Luther — des propos d'une violence extrême, qui ont pesé sur la tradition chrétienne. Ces propos ne leur ont pas fait honneur, aux yeux de leurs disciples eux-mêmes.

Ce serait une erreur d'optique grave que de réduire l'image des Juifs et du judaïsme à ces sentiments antijudaïques ou ultérieurement antisémites. Ceux-ci ont provoqué des conséquences tragiques et sanglantes ; ils ont marqué la conscience juive d'une blessure profonde et durable. Mais ce serait ne rien comprendre à l'histoire mondiale que de perdre de vue cette grâce que j'ai à cœur de mettre en lumière : l'image que la Bible donne du Juif et du judaïsme, les nations l'ont reçue de la Bible et le christianisme l'a toujours gardée ; elle a un contenu beaucoup plus complexe, plus riche et positif qu'on ne le suppose. Réduire à la caricature antisémite l'image du Juif parmi les nations, c'est s'enfermer dans une situation obsidionale, comme ce serait mutiler l'espérance du monde.

L'Ancien et le Nouveau Testament

Comment ces nations et ces peuples ont-ils compris et reçu ce que nous, chrétiens, avons nommé « la première Alliance » ou « l'Ancien Testament » ?

Bien évidemment, dans la lumière de la foi chrétienne, les disciples de Jésus ont compris, reçu, interprété « messianiquement » le texte révélé. « Messianiquement », dans un sens historiquement très déterminé. Puisqu'ils ont reconnu et cru que le Messie, c'était Jésus de Nazareth. La foi chrétienne, telle que les écrits du Nouveau Testament nous la transmettent et nous permettent de la comprendre, déploie ce qui est déjà contenu dans cette seule expression : Jésus-Christ, Jésus Messie.

Ceux qui ne reconnaissent pas en Jésus le Messie peuvent-ils pour autant estimer totalement dénuée d'intérêt — et pour l'ensemble de l'humanité non chrétienne et pour la conscience juive elle-même — la manière dont les nations reçoivent et comprennent la Bible hébraïque ? Dans cette Bible, les chrétiens de toutes les nations découvrent la vie du peuple d'Israël, sa vocation, sa destinée et la part qu'ils reçoivent eux-mêmes à cette histoire. La prédication chrétienne aux païens leur offre, grâce au Christ-Messie, la possibilité gratuite d'entrer eux aussi dans l'Alliance, en ne faisant qu'un avec le Messie vainqueur de la mort et Grand Prêtre de l'unique Créateur et Père de tous.

La liturgie catholique au cours de la nuit de Pâques (la Pâque juive célébrée par le Christ avec l'offrande de lui-même dans sa mort et sa résurrection) annonce et célèbre cet accomplissement des Promesses. Voici la prière qui suit le récit du sacrifice d'Abraham (*Gn 22*) : « Dieu très saint, père des croyants, en répandant la grâce de l'adoption tu multiplies sur toute la terre les fils de la Promesse. Par le mystère de la Pâque, tu fais de ton serviteur Abraham, comme tu l'avais promis, le père de toutes les nations. » Et, après la narration de la sortie d'Égypte, au chapitre 14 de l'*Exode*, le président de la célébration prie : « Fais que les hommes du monde entier deviennent des fils d'Abraham et accèdent à la dignité de tes enfants. » Une autre prière dit encore : « Fais que tous les hommes, grâce à la foi, participent au privilège d'Israël et soient régénérés en recevant ton Esprit. »

Dans le texte de ces prières se retrouve la substance même de la foi chrétienne. Selon l'adage reçu dans la Tradition : *Lex orandi, lex credendi*, la loi de la prière est la loi de la foi. Or dans ces formulations, il ne s'agit pas de « substitution » ; il n'est pas question de faire disparaître Israël au bénéfice d'un autre peuple, mais de faire accéder la totalité des nations à ce qui déjà était annoncé et contenu dans la Pro-

messe faite à Abraham et le don irrévocable (*Rm 11*, 29) accordé à Israël.

On observera d'ailleurs que le thème de la « substitution » d'un peuple chrétien au peuple d'Israël, ce dernier ayant été censément rejeté en raison de son refus de reconnaître le Messie, a été la source de l'hostilité à l'égard des Juifs au cours des siècles chrétiens. C'est là un problème plein de douleurs et d'obscurités. J'ai choisi de ne pas l'aborder ici pour mettre en lumière une autre donnée de l'histoire que cette pensée a souvent occultée, cachée.

Le Nouveau Testament se présente pour les chrétiens comme un ensemble d'écrits qui s'ajoutent aux Écritures bibliques, avec la même autorité, puisque composés sous la même inspiration. Mais leur nature est en un sens différente. Car les écrits du Nouveau Testament sont centrés sur la personne du Messie, sa parole et son action en relation à ce qui le précède : le peuple d'Israël et l'Écriture, qui lui révèle sa vocation et sa loi, la Promesse et l'Alliance. Le Nouveau Testament proclame l'accomplissement de l'œuvre du Messie qui, par le don de l'Esprit, appartient désormais à l'histoire humaine jusqu'à l'achèvement des temps, jusqu'à « la consommation des siècles ». La foi chrétienne y espère la venue du Messie dans la gloire pour l'ultime jugement des hommes ressuscités.

Le Nouveau Testament est Écriture, mais il est aussi et d'abord, pourrait-on dire, sacrement de la gloire divine. Comme la Bible ancienne, il en demeure la prophétie en même temps que le mémorial.

On pourrait opposer ici une affirmation très répandue que le professeur Yeshayahou Leibovitz vient de répéter dans une interview donnée au journal français *Le Monde*[5] :

> Le besoin d'un dialogue judéo-chrétien ne se fait sentir que du point de vue chrétien. Pour les chrétiens, l'existence persistante du judaïsme est un phénomène inacceptable, puisque le christianisme se présente comme le vrai Israël, autrement dit comme l'héritier du judaïsme — et que l'on ne peut hériter de quelqu'un qui n'est pas mort.
>
> En revanche, pour les Juifs, l'existence du christianisme est un phénomène différent : le christianisme, de notre point de vue, est simplement une des façons possibles de rejeter la Halakhah. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il n'y a pas de dialogue concevable entre judaïsme et christianisme considérés comme religions — même

5. Le 13.10.1992.

si, sur un plan strictement humain, un dialogue personnel reste toujours possible entre individus juifs et chrétiens.

Vous me permettrez de dire mon respectueux et ferme désaccord avec les deux parties de cette affirmation.

1. Le thème du *verus Israël*, étudié par le Professeur Marcel Simon il y a plus d'un demi-siècle, peut suggérer une éventuelle disparition ou du moins le mépris du peuple d'Israël, blessant la foi chrétienne elle-même. Il ne mesure pas la relation des chrétiens à la racine juive. L'opposition vrai/faux ne retient que les contrariétés ; elle est injuste, car elle exclut continuités et similitudes. Elle fonctionne sur le modèle du meurtre du frère ou de l'exclusion de l'aîné. Elle fait injure au Père des cieux.

L'image que nous fournit l'*Épître aux Romains* est celle de l'arbre, des racines et de la greffe. Il serait tout à fait absurde de penser que les branches d'arbre puissent vivre en se coupant des racines. Que l'on en prenne au moins acte. Il y a dans les symboles néo-testamentaires employés pour exprimer les relations du peuple messianique — composé de Juifs et de païens — au peuple d'Israël une richesse sémantique qui déborde toutes les oppositions.

2. Que le judaïsme n'ait aucune raison de s'intéresser au christianisme comme religion, c'est une opinion à laquelle l'histoire ne donne pas son assentiment. Tout dépend de ce que l'on appelle « judaïsme ». Car un judaïsme qui se distinguerait par une méconnaissance du christianisme s'enfermerait sur lui-même et ne tiendrait pas compte de la fécondité donnée, dans l'histoire et d'En Haut, au peuple juif et à son élection.

Sans entrer dans une argumentation théologique ou philosophique, puis-je me contenter d'un constat de type culturel ? En reprenant à nouveau l'analogie linguistique, que pourrait-on penser des habitants des Îles Britanniques s'ils décidaient que l'héritage anglo-saxon et sa légitimité n'ont rien à attendre de ces usurpateurs et parvenus que sont les Américains et les autres peuples anglophones de la planète ?

L'élection, la foi, la mission

Martin Buber a décrit *Deux types de foi : foi juive et foi chrétienne*. Ce livre, achevé en 1943, paru en allemand en 1950, vient d'être traduit en français en 1991[6]. Il oppose de manière heuristique l'*Emouna* juive et la *Pistis* chrétienne comme deux manières de croire qui ne

6. Coll. Patrimoines Judaïsme, Paris, Cerf, 1991.

sont jamais sans s'influencer. La caractérisation de Jésus comme « grand frère », souvent citée, constitue un des temps forts d'un texte qui se veut celui d'un philologue et d'un historien des religions. L'*Emouna* juive renvoie à l'histoire d'un peuple, et la *Pistis* chrétienne à celle d'une personne. *Emouna* est confiance et persévérance, alors que *Pistis* induit une logique de la connaissance.

Buber précise : « Un Israël s'efforçant de renouveler sa foi par la renaissance de la personne et un christianisme s'efforçant de renouveler sa foi par la renaissance des peuples auraient des choses non dites à se dire et un secours mutuel à se porter, à peine imaginable aujourd'hui[7]. »

Je souhaite apporter une très modeste contribution à ce projet de Martin Buber. Je le tiens pour un des meilleurs esprits de ce temps, mais aussi pour un des hommes qui ont le mieux appréhendé la singularité de la foi juive et celle de la foi chrétienne. À cet effet, je veux ici illustrer mon propos.

Laissons apparaître la figure d'Israël réfléchie par le regard chrétien lorsque celui-ci, fidèle à la grâce qui le constitue, se nourrit de l'Écriture sainte. La première page de la Bible déploie l'acte divin de la création. La sainte Écriture, en laquelle s'enracine l'existence même du peuple d'Israël, commence par l'affirmation la plus universaliste qui soit. Elle ne rapporte pas l'origine du premier juif, comme la plupart des mythes d'origine qui décrivent la naissance d'une ethnie, d'une tribu, d'une nation à partir d'un père fondateur, mais l'origine de l'homme. La particularité d'Israël s'inscrit sur un fond d'universalisme, puisque c'est l'histoire de toute l'humanité qui est évoquée. Ou plutôt la vocation de l'humanité et les choix fondamentaux, les décisions spirituelles et morales qui conditionnent sa croissance et orientent sa destinée.

Telle est la portée prodigieuse du récit de la *Genèse* jusques et y compris ce second père de l'humanité, Noé, sauvé par la puissance divine de l'engloutissement destructeur du péché. Quand, avec Abraham, apparaissent la Promesse et l'Alliance, la singularité de l'élection et le don d'une descendance sont, dès le départ, mis au service de la totalité de l'humanité. « En lui se béniront toutes les nations de la terre » *(kol goyié-ha'aretz)* (*Gn 18*, 18).

Le choix d'Abraham et les dons de la Promesse étaient au service d'une universelle bénédiction. Cette manière de percevoir le rapport entre le don singulier et l'universalité de la grâce caractérise toute la

7. *Ibid.*, p. 166.

tradition biblique. La même logique généreuse du particulier et de l'universel structure toute la conscience chrétienne enracinée dès la première page de la Bible dans l'histoire d'une élection singulière et irrévocable. Cette structure de pensée marque toute la révélation biblique de l'Unique. Ses dons sont toujours singuliers pour le bien de tous.

Aussi l'histoire du peuple de Dieu oscillera-t-elle entre deux pôles, dont la tension exprime l'enjeu spirituel : – l'Élection et la Promesse constituent un peuple particulier ; une bénédiction propre est attachée à la Loi et à la fidélité accordées par Dieu à son peuple ; — sa vocation est au service de toutes les nations : le peuple saint devra communiquer à tous les peuples et partager avec eux le don reçu.

À quoi il faut ajouter que la particularité d'Israël est entièrement constituée par la connaissance du Dieu unique et vrai, qui l'a délivré de la servitude, fondamentalement de la servitude des idoles. Car, si l'esclavage d'Égypte fut social et économique, il était aussi une servitude spirituelle, qui empêchait les fils de Jacob de répondre à leur vocation de servir le Dieu unique et lui seul. Quand Moïse dit au pharaon au nom de Dieu : « Laisse aller mon peuple », on conclut habituellement que se trouve fondé le caractère national du peuple d'Israël, mais on oublie la dernière partie de la phrase. Si le peuple doit sortir d'Égypte, c'est pour « qu'il puisse rendre un culte à Dieu dans le désert » (*Ex 5*, 1 ; *7*, 16). La Bible nous dit encore que ce peuple à peine rassemblé n'était qu'un « ramassis de gens » (*Ex 12*, 38). Il n'a trouvé son unité que dans l'appel du Seigneur et dans la mission de rendre, au nom de toutes les nations, un culte au Dieu unique et vrai.

La particularité d'Israël assurée par cette libération n'est pas un privilège pour l'orgueil, mais une grâce, un don, un signe destiné par Dieu à tous les hommes. La différence entre le peuple élu et les nations, sa particularité, c'est de témoigner de la vocation universelle de l'humanité en attestant déjà la délivrance promise par le Seigneur à tous les hommes.

Dans la perception spontanée des traditions humaines, il n'en est pas ainsi. Un groupe humain se spécifie par rapport à un autre par des différences d'ordre ethnique, physique, social ou linguistique. La fragmentation de l'humanité en ses diverses formes résulte, aux yeux des nations, de spécificités génétiquement ou culturellement héréditaires, comme les langues et les mœurs. Mais aucune attitude de type **nationaliste, voire raciste, pour prendre des termes contemporains inconnus de la Bible, n'est tolérable dans la lumière d'En-Haut.**

Le rapport du peuple d'Israël avec sa terre, tel que la Bible nous l'enseigne, a une valeur paradigmatique pour toute nation. La vocation d'Israël éclaire sur ce point la relation de tout peuple avec sa terre. La question est de savoir à qui appartient la terre : à Dieu ou au peuple ? Est-ce la nation qui en est propriétaire ou bien la terre est-elle confiée au peuple par le Seigneur Dieu ? Et s'il en est ainsi, que requiert une telle confiance ? C'est le question que toutes le nations doivent se poser.

L'élection d'un seul peuple, délivré de l'idolâtrie pour connaître le Dieu unique, vivant et vrai, lui donne mission de témoigner pour tous ceux qui sont encore sous le joug de l'idolâtrie.

Un double regard sur l'histoire

Cette espérance évoque « l'accomplissement des Promesses », sur lequel se fonde le christianisme. On conteste souvent cette doctrine issue en droite ligne de la Bible. La foi en la réalisation des Promesses de Dieu dans le Messie, Jésus-Christ Notre Seigneur, atteste que la Bible révèle un salut universel, auquel toutes les nations pourront avoir part dans la même communion d'amour et de grâce. Les phrases de saint Paul sont fortes : « Il n'y a plus ni le Juif ni le Grec (les nations : *goyim*), ni l'esclave ni l'homme libre, ni l'homme ni la femme » (*Ga 3*, 28). Comme les prophètes, l'Apôtre anticipe l'accomplissement final de l'humanité. Il décrit, dans le fait même de la trajectoire du peuple de Dieu, le don qui le rassemble et la vocation qui le fait exister.

Il y a place dès lors pour un double regard sur l'histoire: la reconnaissance à l'égard du frère aîné, le peuple juif, ou l'avidité des nations restées en quête d'elles-mêmes. Les chrétiens sont ainsi affrontés à un choix spirituel qui n'est pas toujours sans conséquences politiques. Soit que la mémoire et l'espérance du salut de tous discernent dans l'histoire humaine les préfigurations de la Cité de Dieu, dont Israël et Jérusalem demeurent à jamais les indépassables figures. Soit que les nations s'enferment dans l'amour de soi et la désunion au mépris du Souverain Bien et de son dessein providentiel sur l'humanité.

Toujours les nations païennes, même devenues chrétiennes, vont être tentées, par une permanence du paganisme, de s'approprier nationalement la grâce et la part reçues, dans le Christ des Promesses divines. Cette tentation sera d'autant plus forte qu'il y aura une mondanisation de l'espérance. Déjà les prophètes voulaient prémunir Israël contre cette retombée mortelle.

L'élection risque alors d'être ramenée à un messianisme national ou purement politique ; et l'universalisme de la bénédiction peut se

trouver inversé en un impérialisme de conquête. Une nation se prétendra élue ou supérieure à toutes les autres, qu'elle voudra soumettre ou assimiler. Que deviennent alors les Juifs ? À partir du XVIII[e] siècle européen, on projettera sur eux les images qui hantent les nationalismes et les volontés de puissance des nations occidentales. On accusera les Juifs de vouloir conquérir le monde et de le dominer, en projetant sur la vocation universelle du peuple élu l'impérialisme qui hante le cœur des païens. Redoutables tentations pour la vie morale de l'humanité !

En vérité et en réalité, la mission chrétienne n'a pas encore achevé sa tâche. Elle introduit dans les particularités de chaque culture et de chaque nation un principe de catholicité respectueux des différences, qui invite chacun à la communion de tous. Le christianisme n'opère pas la dissolution des particularités nationales, mais il demande leur ouverture au bien commun qui les dépasse et les respecte. Comment les chrétiens ne redécouvriraient-ils pas leur propre vocation en méditant la mission du peuple juif ? Comment le peuple juif ne reconnaîtrait-il pas dans la mission des chrétiens une confirmation de sa vocation ?

Lumière pour éclairer les nations

Deux situations historiques illustreront pour terminer ces réflexions.

Tout d'abord, à titre d'exemple négatif, un trait de l'histoire nationale de la France ancienne. Jusqu'à la Révolution, la France a puisé le concept de son destin dans l'histoire d'Israël. C'est ce que vient de mettre en évidence une savante et magnifique exposition à la Bibliothèque Nationale de Paris sur la Bible dans la France d'autrefois. Le titre de cette exposition et de son catalogue est un programme : *Dieu en son royaume*. Je cite :

> À la même époque — au XIII[e] siècle — apparaît dans les textes des propagandistes de la royauté française le thème idéologique du caractère biblique de l'histoire des Francs et de leurs rois. 'Nouvel Israël', la France a passé alliance avec Dieu grâce à la conversion de Clovis, et ses rois désignés désormais comme 'très chrétiens' se situent dans la lignée directe de David. Les statues des vingt et un rois de Juda au fronton de Notre-Dame de Paris ont ainsi été prises dès le XIII[e] siècle pour les effigies des rois de France[8].

8. E. LE ROY-LADURIE, dans Fr. DUPUIGRENET DESROUSSILLES, *Dieu en son Royaume. La Bible dans la France d'autrefois*, Paris, Bibliothèque Nationale/Cerf, 1991, p. 7.

Pour ma part, je relève là un exemple presque parfait de « substitution » non plus religieuse, mais nationale. On pourrait comprendre de la même façon l'appropriation de l'élection d'Israël par la nation allemande. *Gott mit uns (Emmanuel)*, pouvait-on lire sur les ceinturons de l'armée allemande — en 1914 et en 1940. Et que dire d'un certain messianisme russe ? L'antisémitisme en résulte, dès lors qu'il ne peut exister qu'un seul peuple fidèle, un seul peuple « porteur de Dieu »[9].

Ensuite, à titre d'exemple positif, le témoignage des Noirs dans le Nouveau Monde. Il justifie le titre donné à cet exposé : *Let my people go*. Quand les esclaves noirs déportés sur la terre des deux Amériques et dans les îles, dépossédés de leur culture, reçurent la foi chrétienne, ils eurent à exprimer leur condition. C'est en s'identifiant eux-mêmes, de la façon la plus ferme et la plus affective, au peuple juif en Égypte, qu'ils ont pu survivre et exister. S'ils sont sortis de leur condition d'esclaves, c'est à partir de cette identification que leur a permise la foi chrétienne. S'ils n'avaient pas été évangélisés, ils n'auraient pas reçu l'Ancien Testament et ils ne l'auraient pas compris comme ils l'ont compris. Grâce à l'Évangile, ils ont connu et compris l'Ancien Testament et y ont trouvé l'expression de leur condition servile, mais aussi de leur espérance et de leur avenir. Et la force de lutter pour leur dignité et leurs droits.

Leur foi a été la source de leur libération. Devenus chrétiens, ils se sont considérés comme des *Bene Israel*, des fils d'Israël. D'où les liens anciens entre Noirs et Juifs américains.

Comment Martin Buber réagirait-il aujourd'hui devant l'état du monde ? et face aux progrès et aux reculs des relations entre Juifs et chrétiens ? Qui peut le dire ? Je le cite à nouveau :

> Un Israël s'efforçant de renouveler sa foi par la renaissance de la personne et un christianisme s'efforçant de renouveler sa foi par la renaissance des peuples auraient des choses non dites à se dire et un secours mutuel à se porter, à peine imaginable aujourd'hui[10].

Avons-nous fait preuve d'assez d'imagination ?

---

9. Cf. D. GOLDSTEIN, *Dostoievski et les juifs*, Paris, Gallimard, 1976, p. 125.
10. *Deux types de foi : foi juive et foi chrétienne*, cité n. 6, p. 166.

F-75384 Paris Cedex 08
8, rue de la Ville-l'Évêque

Jean-Marie Cardinal LUSTIGER
Archevêque de Paris

Sommaire. — Dans la conférence donnée à Yale le 2 novembre 1992, le Cardinal J.-M. Lustiger fait écho à la présence universelle de la tradition juive. La Bible appartient au patrimoine de l'humanité, mais l'élection, la foi et la mission du peuple de Dieu sont à regarder dans la foi sous peine de méprises et de divisions. Comment les chrétiens ne redécouvriraient-ils pas leur propre vocation en méditant la mission du peuple juif ? Comment le peuple juif ne reconnaîtrait-il pas dans la mission des chrétiens une confirmation de sa mission ? *Let my people go*, indépassable figure de la mémoire et de l'espérance.